

SURVIVANTE

Je suis ce qu'on peut appeler une survivante.

Pas une héroïne. Ni une légende. Juste... une survivante.

Le genre d'individu que la vie piétine sans vergogne, mais qui s'accroche malgré tout. Pas par espoir. Pas par volonté. Juste parce que l'instinct ne connaît rien d'autre.

C'est la douleur qui me rappelait que j'étais encore là. Vivante. Présente. Réduite à l'état de chair meurtrie et de souffle haché. Mais vivante.

Un miracle ? Non. Juste une anomalie de plus dans une vie déjà tissée d'irrégularités.

Ma constitution n'était pas ordinaire. On m'avait souvent dit que j'étais forte. Trop forte pour une gamine, pas assez pour une Saiyan adulte. Entre deux mondes. Entre deux natures.

Enfin... *forte* est un bien grand mot.

Je n'avais rien pu faire pour mes camarades. Pas une foutue chose. Et leurs cris continuaient de m'arracher les entrailles dans mes cauchemars. Des gosses. Des adolescents. Massacrés comme des insectes.

Des monstres. Oui, il n'y avait pas d'autre mot. Des créatures plus impitoyables encore que les Saiyans eux-mêmes.

Je sentais encore la brûlure du tir qui avait frappé mon épaule gauche. Une lueur écarlate, un impact foudroyant, puis la chair calcinée. Le souffle coupé net. J'avais hurlé. Pas de rage. De terreur.

Une autre cicatrice s'ajouterait aux précédentes. Une de plus sur un corps déjà couturé de marques, comme un vieux champ de bataille. Je ne les comptais plus.

Mais je m'en fichais. De mon apparence. De mon visage. Des stigmates que je traînais. Les Saiyans ne sont pas faits pour la beauté. On est forgés pour la guerre, nés pour le combat, façonnés dans le sang.

Je ne sais faire qu'une chose : me battre.

Et pourtant, je n'ai pas gagné.

Je n'ai jamais gagné.

Mon histoire ? Vous voulez la connaître ?

Pourquoi ? Il n'y a rien de glorieux à entendre. Rien qu'un ramassis de douleurs, de peurs et de silences.

Pas d'héroïsme. Pas de lumière. Juste... de la lâcheté. La mienne.

Aussi loin que je me souviene, il y avait des voix.

Flottantes. Métalliques. Parfois déformées par les haut-parleurs du centre médical. Mais certaines voix étaient gravées à jamais dans ma mémoire.

Celle de mon père, surtout. Féroce. Froide. Inébranlable.

« *Comment ça, elle est morte ?* »

Sa voix tonnait comme un coup de tonnerre dans la pièce stérile.

« *Qu'est-ce que ça veut dire ?* »

Le médecin n'avait même pas osé lever les yeux. Il savait à qui il parlait.

« *Nous avons pu en sauver une seule. L'autre... et leur mère aussi... nous les avons perdues.* »

« *Et la force de la survivante ?* »

« *Étonnamment élevée... Elle fluctue entre cent cinquante et deux cents unités.* »

Un silence. Puis le claquement brutal d'un poing sur la table métallique.

« *Vous êtes en train de me dire qu'un bébé atteint presque la force d'un enfant saïyan entraîné ?* »

« *Oui, Aparu.* »

Le médecin se racla la gorge. « *C'est exceptionnel, malgré sa... "Différence".* »

Ce mot. Je m'en souviens encore. Il me poursuivra jusqu'à la tombe.

Différence.

Un simple mot. Si petit. Si anodin. Mais qui m'a tout pris.

Pas assez normale pour être exilée. Trop étrange pour être acceptée.

Je n'ai pas été envoyée sur une planète pour extermination. Pas cette fois.

Mon potentiel m'avait gardée ici, sur la planète Végéta. En vie. Sous surveillance.

Mais à quel prix...

Mon père me regardait comme une expérience. Une promesse d'élite. Ou un échec en devenir.

Il ne me touchait jamais. Pas un geste. Pas une caresse. Pas une parole douce. Juste des regards perçants, des jugements silencieux, une attente constante.

« *Mais cette couleur de cheveux... C'est normal, ça ?* »

« *Pas vraiment.* »

Le docteur hésita, ses yeux suivant mes mèches dorées. « *Sa mère et sa sœur avaient des cheveux noirs, comme tout Saiyan. Je dirais... une mutation. Peut-être une déficience génétique.* »

Le mot "déficience" vibra comme une cloche funeste.

Des cheveux blonds.

Une aberration génétique, disaient-ils.

Dans une société où les Saiyans étaient tous des flammes d'ébène, j'étais une lumière déplacée. Un soleil isolé au milieu d'un ciel d'encre. Une étrangeté qu'on observait avec méfiance. Voire dégoût.

Je devais prouver. Chaque jour. Chaque entraînement. Chaque mission.

Prouver que j'avais le droit d'exister.

Mon père me surveillait comme on épie une arme instable.

« *Si elle échoue, je la détruirai moi-même.* »

Ses mots n'étaient pas dits dans la colère. Ni dans la peur. Juste une constatation.

Une phrase. Froide. Sèche. Réelle.

Sur ma planète, la faiblesse est un crime.

Et les criminels sont exécutés sans procès.

J'ai donc grandi parmi mon peuple, sur ma planète natale.

Planète Vegeta.

Un monde rugueux, violent, saturé d'un ciel ocre en perpétuelle ébullition. Le sol y était noir comme le charbon, fissuré par endroits, comme si la planète elle-même luttait contre la pression de ceux qui la piétinaient. Les tempêtes magnétiques n'étaient pas rares, et le vent hurlait souvent entre les pics rocheux, comme un chœur de spectres.

L'air était lourd. Chargé de gravité, de fierté et de sang.

Comme je l'ai dit, certains n'avaient pas eu ma chance. *Enfin, si on peut appeler ça une chance.*

Les enfants trop faibles, les nourrissons au potentiel jugé médiocre, étaient expédiés à travers les confins de l'univers, balancés dans des capsules comme de simples marchandises. Planète après planète, ils y grandissaient seuls, affamés, endurcis par l'environnement hostile qu'ils devaient conquérir. Et une fois leur mission accomplie... alors seulement, ils pouvaient prétendre rejoindre nos rangs. Être reconnus comme de véritables Saiyans.

C'était la loi de la jungle.

Non... c'était pire. C'était une jungle où même les prédateurs finissaient dévorés s'ils baissaient leur garde. Une jungle où l'on tuait pour prouver qu'on méritait de respirer une journée de plus.

Je n'approuvais pas ces méthodes. Mais ici, *on ne pense pas*. On obéit.

Moi, je n'étais qu'un outil entre les mains d'autres. Un instrument forgé dans le feu et le fer, affûté par la douleur. Je ne vivais pas, je servais. Mon rôle était simple : être utile, survivre, tuer si l'on me l'ordonnait.

À peine avais-je fait mes premiers pas que j'ai été confrontée aux autres.

Les enfants Saiyans étaient pires que des loups affamés.

Moqueries, crachats, provocations. Les plus jeunes riaient de ma chevelure dorée comme d'une anomalie grotesque.

« Hé ! Regarde l'albinos ! Tu crois qu'elle est une vraie Saiyane, celle-là ? »

« Elle doit être la fille d'un lézard ou d'un insecte, vu sa tête ! »

« Elle cache sûrement une queue en tire-bouchon, hahaha ! »

Je ne répondais jamais. Je me contentais d'encaisser. Chaque coup. Chaque mot. Chaque bousculade dans les couloirs froids des centres d'entraînement.

La solitude était ma seule amie.

Mon père, Aparu, me rendait visite à de très rares occasions. Quand il n'était pas en mission sur une autre planète, il consacrait tout juste quelques minutes à évaluer mes progrès. Pas de salut. Pas de sourire. Rien d'un père. Juste... une évaluation clinique.

La dernière fois que je l'ai vu, je devais avoir quatre-vingt-seize lunes.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

Un long couloir métallique. Glacial, illuminé d'une lumière bleutée qui faisait ressortir chaque impureté sur les murs. Mes pas résonnaient doucement derrière lui, chacun un peu trop précipité pour ne pas trahir mon appréhension. Je suivais mon père comme une ombre docile. Devant lui marchait Daikon, mon instructeur.

Un colosse à la voix grave, au regard d'acier, à l'odeur persistante de sueur et d'huile de combat. Il ne me parlait que pour m'insulter, et ne me touchait que pour me frapper.

Chaque jour, il m'attaquait sans prévenir. Me lançait au sol, me brisait les os. Et quand je ne ripostais pas, il ricanait.

« Qu'est-ce que t'attends ? Un câlin ?! Frappe, vermine ! Frappe ou crève ! »

Mais je ne frappais pas. Je parais. J'évitais. Je survivais.

Et eux, ils s'énervaient. Parce que ce n'était pas ce qu'ils voulaient.

« Tu veux que je le tue ? »

La pensée m'effleura, vicieuse, brûlante.

Il était dos à moi. Mon père. À portée de main.

Un coup. Un seul. Et c'en était fini de lui.

Mais je ne bougeai pas.

Il se retourna brusquement, comme s'il avait senti le tressaillement dans ma respiration. Ses yeux noirs m'analysèrent, profonds comme un abîme sans fond. Pour une fois, il parla.

« Nasu, cela fait combien de temps que Daikon s'occupe de toi ? »

Sa voix était calme, presque douce. Ce qui était pire que la colère.

« Soixante-douze lunes, père. » répondis-je, la gorge serrée.

CLAC.

Sa main me frappa si brutalement que ma tête vrilla sur le côté. J'entendis un sifflement dans mon oreille gauche. Le sol m'accueillit comme une vieille connaissance.

Je ne pleurai pas. Pas une larme. Pas un mot.
Ma joue brûlait, rouge vif sous l'impact.
Même Daikon, pourtant familier des violences, haussa un sourcil surpris.
Aparu me saisit alors par les épaules et me plaqua contre le mur avec une force sèche. Sa poigne était celle d'un prédateur. Ses yeux plongèrent dans les miens, et ce que j'y vis me glaça jusqu'au sang.
De la haine. Pure.
« TA FORCE N'A PAS BOUGÉ D'UNE SEULE UNITÉ EN SIX ANS ! » hurla-t-il si fort que les murs tremblèrent.
Il me relâcha, me projeta au sol comme un sac de ferraille.
« Je pars demain matin. Et si à mon retour tu n'as pas progressé, je te tuerai moi-même. Est-ce que c'est clair ? »
Je hochai la tête. Mécaniquement.
Je n'avais plus peur. J'avais dépassé ce stade. La peur était un luxe pour les enfants. Moi, j'étais un soldat. Ou un rat d'entraînement.
Mon père s'éloigna. Il ne se retourna pas. Il n'avait plus rien à me dire.
À ses côtés, Daikon riait doucement, un rire grave et moqueur.
« J crois qu'elle a enfin compris. »
Mais je n'ai rien compris. Ce jour-là, j'ai juste su que je n'étais qu'une déception de plus. Une erreur vivante.
Et jamais, jamais, je ne devais revoir mon père.

Deux jours plus tard.
La grande salle d'entraînement résonnait des échos familiers de coups, de cris et d'insultes. Un vaste hangar de métal brut, illuminé par des néons blafards suspendus au plafond, projetant sur le sol les ombres mouvantes de dizaines de jeunes Saiyans en plein combat. L'odeur de la sueur, du sang séché et de la poussière brûlée stagnait dans l'air, presque tangible.
Et moi, j'étais seule. Comme d'habitude.
Assise à l'écart sur un banc en métal froid, je bandais mes poignets, le regard baissé, mes cheveux me retombant devant les yeux. Personne ne m'adressait la parole. Personne ne voulait faire équipe avec moi. Et pourtant, quand il s'agissait de frapper, de m'écraser, *ils étaient tous volontaires*.
Daikon était là, les bras croisés. Sa carrure immense dominait toute la pièce, et ses yeux ne cessaient de balayer les élèves avec le mépris d'un fauve en cage. Il aimait la peur qu'il inspirait. Il en vivait. Et aujourd'hui, il rayonnait d'une hargne particulière.
« Nasu ! Debout ! » tonna-t-il.
Je me relevai lentement. Les regards convergèrent vers moi comme des lames prêtes à se planter dans mon dos. Mes bottes raclèrent le sol tandis que je m'avançais, lasse, résignée. Il me dévisagea un instant. Puis, sans cérémonie :
« On m'a confirmé la mort de ton père. »
Le silence tomba comme une chape de plomb.
Mon cœur eut un léger sursaut, mais rien d'autre ne suivit. Pas de douleur. Pas de chagrin. Pas même de surprise. Juste... un vide. Mon père était mort. Fin de l'histoire.
« J'ai donc le droit, » reprit Daikon, un sourire malsain étirant sa bouche, « d'exécuter sa dernière volonté. »
Il s'écarta d'un pas, et adopta une position de combat.
Je compris aussitôt.
Ce n'était pas une simple annonce. C'était une exécution.

« Il voulait que je te tue, » dit-il, sa voix s'emplissant d'un plaisir dégueulasse.

« Et franchement, vu ce que t'es devenue, je le comprends. »

Son scouter bipa. Il jeta un œil aux chiffres, haussa un sourcil avec une grimace.

« Deux cent cinquante-trois unités seulement. Pitoyable. Ce ne sera même pas amusant de te tuer. »

La dernière syllabe n'était pas encore tombée que Daikon fondit sur moi à une vitesse effrayante. Par réflexe, je bondis en arrière, pivotai sur le côté, roulai au sol pour esquiver un direct meurtrier qui pulvérisa le sol à l'endroit où j'étais une seconde plus tôt.

Ce n'était pas un entraînement. Cette fois, c'était réel.

Je me redressai, les muscles tendus, le souffle court. Il fallait que je me batte. Pas pour impressionner. Pas pour survivre. Pour vivre, tout simplement. Pour ne pas finir comme un insecte écrasé sous une botte.

« Allez, petite ! Montre-moi quelque chose ! » beugla Daikon.

Je fis volte-face et lui assénai un coup de pied dans l'abdomen. Il recula de quelques mètres, glissa au sol, mais se redressa aussitôt, hilare.

« Hahaha ! C'est tout ce que t'as ?! Ce n'est pas avec ça que tu vas m'arrêter ! »

Il hurla et projeta devant lui une puissante vague d'énergie, une gerbe de plasma violet qui s'écrasa dans ma direction. Je m'élevai aussitôt dans les airs pour l'éviter, mais l'attaque me suivait comme une vipère affamée.

Daikon me rejoignit à grande vitesse, les poings prêts à frapper. Il voulait m'occuper pendant que la vague me rattrapait.

Mais cette fois, je ne reculai pas.

Je bloquai son coup, pivotai, attrapai son poignet, et d'un mouvement sec, le retournai dans son dos. Puis, dans un geste presque instinctif, je me servis de son propre corps comme d'un bouclier.

La vague d'énergie le frappa en pleine poitrine. Il hurla, propulsé dans les airs comme une poupée désarticulée.

Il retomba lourdement au sol, le torse fumant, les vêtements partiellement brûlés. Il toussa, du sang aux lèvres.

Ses yeux croisèrent les miens.

« Espèce de sale raclure... » gronda-t-il, haletant.

« Les erreurs de la nature comme toi... ne méritent pas de vivre... »

Il y avait dans sa voix un venin ancien. Un rejet profond, ancestral.

Je ne sais pas ce qui se brisa à l'intérieur de moi à cet instant.

Ce n'était pas de la colère. Ce n'était pas une crise de rage.

C'était une rupture.

Une faille. Une cassure dans l'image que j'avais de moi-même, de ma place dans ce monde.

Autour de moi, les scouts de mes camarades se mirent à biper frénétiquement.

« Quoi ?! » entendis-je un élève.

« Son niveau... il grimpe... c'est pas possible... »

« Le scouter déconne ! Il est à... à plus de mille ! »

Un bruit de verre brisé retentit : l'un des scouts éclata. Puis un autre. Les enfants reculèrent, terrifiés.

Mais moi, je ne voyais qu'une chose.

Daikon.

Je fondis sur lui comme une comète.

Il voulut fuir. Trop tard.

Je le saisis par le cou. Ma main se referma sur sa gorge avec une lenteur calculée. Ses yeux s'écarquillèrent.

« Nasu... » murmura-t-il, l'air manquant.

« Arrête... »

Je ne l'écoutais plus. Je ne pensais plus. Je sentais.

Je sentais la fragilité de ses vertèbres, le tremblement de son souffle, le spasme de ses muscles.

Il se débattait. Il bavait. Son regard se teintait de panique. Il tenta de hurler, mais aucun son ne sortit.

Et puis...

CRACK.

Son cou céda dans un bruit humide. Son corps se relâcha entièrement, comme une poupée sans ficelles.

Je le laissai tomber.

Le silence fut absolu.

Tous les élèves me fixaient, figés, le souffle suspendu. Certains tremblaient. D'autres reculaient d'un pas, comme si j'étais devenue une bête sauvage qu'il ne fallait surtout pas provoquer.

Je marchai vers la sortie.

Aucun mot. Aucun cri. Aucune insulte.

Ils me laissèrent passer, tétanisés. Je sentais leur peur couler sur moi comme un manteau noir.

Et en moi... quelque chose était mort. Et autre chose... était né.

Quatre-vingt-quatre lunes.

C'est le temps qu'il m'a fallu pour comprendre ce que signifiait réellement survivre. Le temps depuis la mort de mon père. Depuis la mort de Daikon. Quatre-vingt-quatre pleines lunes que je me lève avec ce souvenir : son cou brisé entre mes doigts, sa bave sur ma paume, et son regard, ce dernier regard, empli de haine, d'incompréhension, et de peur.

Je pensais que j'allais mourir ce jour-là. Qu'on m'aurait exécutée pour avoir osé tuer un instructeur d'élite. Mais non. Ici, la justice a le visage brut et primitif de la force. Daikon était mort, je l'avais tué. J'avais gagné. Point barre. Aucune enquête. Aucune réprimande. Au contraire.

Des félicitations. Des acclamations même, pour certaines.

Certains m'ont regardée autrement à partir de ce jour. Les moqueries sur ma chevelure dorée ont cessé comme par magie. La peur avait remplacé la raillerie. Et ceux qui avaient combattu aux côtés de mon père me disaient avec une révérence étrange :

« Il aurait été fier de toi, tu sais. »

Mais je ne les croyais pas. Mon père n'était pas ce genre d'homme. Il n'aurait pas voulu que je tue pour survivre. Ou peut-être que si... et que je ne l'ai jamais compris.

« Nasu, tu te sens prête pour cette mission ? »

La voix aiguë et narquoise de Sarada perça le silence du hangar d'embarquement. Ses mots m'arrachèrent à mes pensées. Je tournai lentement la tête vers elle. Elle me fixait, scouter vissé sur l'œil gauche, les bras croisés, un sourire en coin. Elle était comme moi, une Saiyan. Mais à la différence près qu'elle avait héritée de la fameuse crinière noire des purs sangs. Sarada appuya sur son scouter, qui bipa trois fois avant d'afficher une valeur. Elle siffla entre ses dents.

« Cinq mille unités ? Sérieusement ? C'est ça la fameuse "guerrière d'élite" ? Et après, on ose dire partout que tu es forte ? »

Je ne répondis pas tout de suite. Ce genre de remarque, je les connaissais. Je les laissais glisser. Comme toujours. Mais Kabu, notre troisième coéquipier, intervint sans attendre.

« Ne te fie pas à ton scouter, Sarada. »

« Quoi ? » répliqua-t-elle, en haussant un sourcil.

Kabu, grand, musclé, au regard perçant, s'approcha de nous, les bras détendus mais l'attitude ferme.

« La force de Nasu va bien au-delà des cinq mille unités qu'elle *veut bien te montrer*. Tu étais là, toi aussi, la dernière fois. Tu l'as vue... quand elle a perdu le contrôle. »

Un silence passa. L'atmosphère se fit un peu plus lourde. Sarada baissa légèrement les yeux. Elle fit mine de réajuster son scouter pour éviter de croiser mon regard.

« Je le sais bien, mais... » murmura-t-elle, plus bas. « Je n'arrive pas à comprendre *comment* elle arrive à faire ça. À masquer sa force à ce point. »

Je soutins son regard cette fois.

« Tu crois que *moi*, je le sais ? » dis-je calmement. « Je suis la première surprise à chaque fois que ça arrive. »

Kabu s'éclaircit la gorge et changea de sujet.

« On part tout de suite ? » demandai-je.

« Les capsules sont en cours de calibration. Départ prévu dans moins d'une heure. »

J'hochai la tête, un mince sourire aux lèvres. Une nouvelle mission. Une nouvelle planète.

Cette fois, c'était Meron. Objectif : suppression totale de toute forme de vie intelligente. Une routine. Un nettoyage. Un génocide masqué sous les termes militaires.

Quand ma capsule s'ouvrit, un vent tiède et végétal caressa mon visage. La planète Meron était... magnifique. Une jungle luxuriante couvrait l'horizon, parsemée de montagnes à la cime brumeuse. Des sons d'animaux inconnus résonnaient entre les feuillages. C'était vivant. Trop vivant.

Je contactai Kabu.

« On reste groupés ou on se divise ? »

Il alluma son scouter.

« Aucune énergie importante détectée. Ça devrait être du gâteau. Je propose qu'on se divise. En deux jours, la planète sera nettoyée. »

Je me dirigeai vers le sud. Mon scouter détecta vite une concentration de présences : un village. Je me posai en plein centre. Les habitants – des humanoïdes à la peau grise et luisante, de grands yeux sombres – cessèrent toute activité. Ils me regardèrent. Pas avec haine, ni agressivité. Avec curiosité. Et une peur sourde.

Je les sondai. Aucun ne dépassait les *cinquante* unités. Un souffle me traversa. Une nausée ?

Un doute ? Je ne savais plus. Je pressai le bouton de communication.

« Kabu ? »

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Ils sont... faibles. Encore plus que des nourrissons Saiyans. Tu es sûr qu'on doit vraiment faire ça ? »

Un silence. Puis sa voix, ferme, tranchante.

« *Nasu*. Je te rappelle qu'on a *une mission*. Ils sont faibles ? Tant mieux. Ce sera rapide. Ce sera propre. On n'est pas là pour réfléchir. »

« Je ne peux pas faire une chose pareille, Kabu. Ils ne représentent aucune menace... »

« Tu es *une Saiyan*, Nasu ! Une guerrière d'élite. Tu as un devoir envers ton peuple, pas envers ces larves ! Tu crois qu'ils t'épargneraient, eux ? ! »

Je coupai la communication. Mes mains tremblaient. Pourquoi ? Ce n'était pas la première fois. Mais aujourd'hui... quelque chose me bloquait. Je m'élevai au-dessus du village. Tous les regards étaient fixés sur moi. Certains enfants se cachaient derrière leurs parents. Un vieil homme leva les mains au ciel, comme pour me supplier en silence.

Je concentrai mon énergie.

Mon aura crépita.

« *Ils ne souffriront pas...* » murmurai-je pour moi-même.

Une promesse vaine.

L'explosion fut brève, fulgurante. Une lumière aveuglante avala le village, le réduisant à un cratère fumant. Quand la poussière se dissipa, il ne restait rien. Rien d'autre qu'un silence assourdissant dans ma tête.

Je continuai. Village après village. Colonie après colonie. Une extermination systématique. Et à chaque fois, mon cœur s'étranglait un peu plus.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser :

Est-ce que je suis devenue ça ?

Un outil de destruction ?

Mais j'étais une Saiyan. C'était ce que j'étais censée être.

Le lendemain, au retour dans nos capsules, Kabu semblait satisfait.

« Mission accomplie. La planète est à nous. On la revendra sans problème. Belle performance, Nasu. »

Je ne répondis pas.

Sarada me regarda longuement, comme si elle voulait me dire quelque chose. Mais les mots ne vinrent jamais.

Dans le silence de ma capsule, je regardais les étoiles défiler à travers le hublot. Je n'avais pas versé une larme. Pas un cri. Mais au fond de moi...

Quelque chose était mort.

Encore.

Je savais qu'ils allaient m'envoyer à nouveau en mission. C'était toujours ainsi. Dès qu'on revenait, un rapport succinct, quelques jours de repos au plus, et aussitôt la prochaine planète à purger, le prochain peuple à effacer. L'Empire ne connaissait ni la lassitude, ni les états d'âme.

Alors, pendant les quelques heures que j'avais, je les passais... ici.

À la nurserie.

L'endroit avait une odeur étrange, mélange de métal stérile, de lait synthétique et de poussière de capsules. Des berceaux alignés, froidement numérotés. Des nourrissons, chacun surveillé par un scouter suspendu au-dessus de leur couveuse, enregistrant en temps réel leur puissance de combat, leur fréquence cardiaque, leur température. Rien n'était laissé au hasard.

Je marchais lentement entre les rangées. Certains bébés dormaient profondément, les poings serrés comme s'ils combattaient déjà dans leurs rêves. D'autres pleuraient sans retenue, agitant leurs petits bras dans l'air tiède. Une faible lueur bleutée baignait la pièce.

Je m'arrêtai devant l'un d'eux. Une petite fille, au crâne chauve, respirait calmement. Son scouter affichait "*Force actuelle : 14 unités.*" Elle partirait bientôt, comme tant d'autres.

Projetée sur une planète lointaine, sans retour possible. Elle ne connaîtrait jamais sa mère, son père. Elle ne serait qu'un pion envoyé pour conquérir ou mourir.

Est-ce que moi aussi, j'avais été comme ça ?

Aussi petite ? Aussi faible ?

Je posai ma main sur la vitre du berceau. Mon reflet, marqué par la fatigue et la violence, me dévisageait. Mes cheveux dorés me donnaient un air d'étrangère, même parmi les miens.

Un grognement éclata soudainement derrière moi, brisant le calme presque sacré de la pièce.

« Deux unités. »

« Sa force n'est que de deux unités ! C'est ridicule ! »

Je me retournai doucement. Baddaku, massif, couvert de poussière et de sang séché, venait d'entrer, visiblement furieux. Son armure était fendue à plusieurs endroits. Il fixait un scouter suspendu au-dessus d'un berceau. Son regard était noir de colère.

« Même un insecte a plus de force que ça... » marmonna-t-il.

Puis, sans un mot de plus, il tourna les talons et quitta la pièce d'un pas lourd, comme s'il fuyait une honte trop grande. Je le suivis du regard, puis me rapprochai du berceau qu'il venait de quitter.

Un petit garçon. Tout frêle. Il pleurait doucement, ses petits poings agités contre le tissu de sa couverture.

« Kakaroto... » soufflai-je.

Le nom s'affichait sur l'écran au-dessus de lui.

Force de combat actuelle : 2 unités.

C'était presque dérisoire. Une anomalie. Un handicap, peut-être. Un Saiyan qui ne valait même pas la peine qu'on le nourrisse. Et pourtant... il était vivant. Plein de rage dans ses cris, d'instinct dans ses gestes.

Je restai là un instant, le regard fixé sur ce petit être. Je me surpris à murmurer :

« Tu ne survivras pas ici. Pas comme ça... »

Je ne comprenais pas vraiment pourquoi Baddaku, ce guerrier froid et brutal, prenait aussi mal la faiblesse de son fils. Après tout, c'était courant. Des enfants envoyés, seuls, sur des planètes faibles, pour prouver leur valeur. Un test naturel. Un pari. Une tradition presque sacrée parmi les nôtres.

Mais peut-être... que pour lui, ce n'était pas qu'une question de force. Peut-être voyait-il en ce bébé une chance de rédemption. Une dernière graine dans un monde qui pourrissait.

Un *bip* sonore résonna dans mon oreille droite. Mon scouter s'alluma.

« Nasu ? »

C'était Kabu.

« Mission urgente. Ordre direct. On part dans vingt minutes. Dépêche-toi. »

Je ne répondis pas tout de suite. Mon regard restait fixé sur Kakaroto. Puis, d'une voix lasse, presque absente :

« ... J'arrive. »

Je quittai la nurserie sans un mot de plus, laissant derrière moi les pleurs d'un nourrisson condamné à l'exil.

Dans le hangar, Kabu m'attendait, les bras croisés. À ses côtés, Sarada, qui pianotait sur son scouter. Elle leva à peine les yeux à mon arrivée, mais je sentis son regard me balayer des pieds à la tête.

« T'en as mis du temps. Tu faisais quoi ? Tu pleurais sur des œufs ? » lança-t-elle, moqueuse. Je lui lançai un regard froid, sans répondre.

Kabu, plus pragmatique, consulta son terminal.

« Objectif : Planète Bean. Une race reptilienne sous-développée. Le Seigneur Freezer veut l'éradiquer d'ici trois jours. Leur biologie pourrait gêner ses projets de terraformation. »

Sarada haussa les épaules.

« Encore des larves qui crient pendant qu'on les écrase. Rien de bien excitant. »

Je restai silencieuse. Quelque chose dans mon ventre se nouait. L'après-Meron me pesait encore. Le sang, les regards... La fumée. Tout revenait.

Kabu me jeta un coup d'œil.

« Tu vas bien, Nasu ? Tu sembles... ailleurs. »

Je plissai les yeux, puis répondis, d'une voix plus sèche que je ne l'aurais voulu :

« Je vais très bien. Je suis prête. »

Un silence s'installa. Sarada s'approcha alors, curieuse.

« Tu sais... je me demande comment tu fais. T'as vu ton visage ? T'as l'air d'un cadavre debout. Tu dors encore ? Ou tu rêves de paix, comme les faibles ? »

Je me tournai vers elle, lentement. Un rictus amer étira mes lèvres.

« Non. Je rêve de quelque chose que tu ne comprendras jamais. »

« Et c'est quoi, cette chose ? »

« Me battre contre quelqu'un de plus fort que moi. Quelqu'un que je pourrais respecter.

Quelqu'un comme... Freezer. »

Un silence glacial tomba sur la pièce. Même Sarada parut déstabilisée.

« *Tu es folle.* » souffla-t-elle.

« Se mesurer à Freezer, c'est signer son arrêt de mort. Même le Roi Végéta baisse les yeux devant lui. »

Kabu acquiesça lentement.

« Il ne faut jamais dire ça à voix haute, Nasu. Pas même en rêve. Tu sais ce qu'il fait aux Saiyans qui pensent comme toi. »

Je hochai la tête, lentement.

« Je sais. Et pourtant... je le pense. Un jour, je veux le regarder dans les yeux. Et je veux qu'il sache que je ne tremble pas devant lui. »

Personne ne répondit. Le moteur des capsules s'activa derrière nous. Un compte à rebours s'affichait déjà.

Prochaine destination : planète Bean.

Mission : Éradication totale.

Et moi, j'y allais. Une fois encore. En silence. Mais avec la colère, cette fois... et l'envie d'en finir avec cette spirale sans fin.

La planète Bean... Un enfer sec et silencieux, balayé par des vents acides et des éclairs dorés qui striaient perpétuellement le ciel couleur cuivre. Pas d'arbres, pas de rivières, pas de civilisation. Juste un sol craquelé et des monticules de roches noires suintant d'une humidité toxique. Même l'air semblait vouloir nous dévorer.

Je ne comprenais toujours pas pourquoi on nous avait envoyés ici.

Aucune colonie. Aucune activité stratégique. Rien d'autre que des créatures massives, toutes griffes dehors, au regard fauve et à la mâchoire assez large pour broyer un Saiyan. Un terrain d'entraînement mortel ? Un piège ? Ou un test déguisé ?

“Ce n'est pas une mission. C'est une condamnation.”

Sarada était adossée à une roche, la jambe en sang, respirant de manière irrégulière. Son armure était fissurée sur le flanc, là où une bête l'avait mordu. Des éclats de carapace étaient encore enfoncés dans sa cuisse. Kabu, quant à lui, peinait à rester debout. Son aura était vacillante, presque éteinte.

Il me jeta un regard désespéré.

« Ils sont beaucoup trop forts pour nous... Même à trois, on n'arrivera pas à les battre, *Nasu!* »

Je regardai autour de moi, sondant les environs avec mon scouter. Aucun signe de renfort, aucune fréquence alliée. Rien que le silence.

Soudain, un bruit de pas lourds fit vibrer la terre.
 Une voix moqueuse résonna à travers les rochers.
 « J’entends quelqu’un qui approche ? »
 Je me retournai aussitôt, les poings prêts. Deux silhouettes apparaissaient au loin. Leurs armures blanches et noires luisaient sous le soleil rouge de Bean. Scouters vissés sur l’œil gauche. Pas de doute.
 Des soldats de Freezer.
 Kabu, soulagé, leva une main, boitillant à leur rencontre.
 « Vous... vous venez nous aider ? On a une blessée, et— »
 Il n’eut pas le temps de finir.
 L’un des soldats leva paresseusement son bras et tira sans hésitation. Une rafale d’énergie transperça la poitrine de Kabu. Il tomba au sol dans un cri étranglé, les yeux grands ouverts, le torse fumant.
 « Quoi... ?! » soufflai-je, stupéfaite.
 Le rire du tireur résonna comme une lame dans ma nuque.
 « Tss... Pitoyables primates. Freezer n’a plus besoin de déchets comme vous. »
 Mon cœur explosa de rage. Mon sang n’avait fait qu’un tour. J’ai hurlé, comme une bête blessée, comme une Saiyan, et j’ai foncé sans réfléchir.
 Le soldat qui avait abattu Kabu eut à peine le temps d’ouvrir la bouche. Mon poing, chargé d’énergie, transperça son abdomen dans un bruit d’os brisés. Il poussa un râle grotesque, et je le projetai contre la roche, son corps éclatant sous l’impact.
 Le deuxième tenta de fuir, sa main sur son scouter.
 « Q-quelque chose cloche avec elle— »
 Trop tard.
 Je levai la main, et une décharge d’énergie explosa contre son dos. Son hurlement fut étouffé par l’onde de choc. Il s’effondra, fumant.
 Je tombai à genoux. Mes mains tremblaient. Mes compagnons...
 Je rampai jusqu’à Sarada. Son torse ne se soulevait plus. Ses yeux étaient à moitié ouverts, figés.
 « Non... non... »
 Je la secouai doucement. Rien.
 Je me traînai jusqu’à Kabu, qui haletait faiblement, le sang s’écoulant de sa bouche.
 « N-Nasu... ils nous ont... trahis... »
 « Chut. Ne parle pas. Je vais trouver un moyen de te sauver. Tiens bon. »
 « T-trop tard... écoute-moi... Si Freezer fait ça... alors la planète Végéta... »
 « Quoi ? Qu’est-ce que tu veux dire ?! » criai-je, en le secouant.
 Mais ses yeux s’étaient déjà vidés. Il mourut dans mes bras, sa tête basculant doucement en arrière.
 Un vent froid s’engouffra entre les roches.
 Je pris mon scouter d’une main fébrile, et j’envoyai un signal de détresse vers la planète Végéta.
Bip... Bip... Bip...
 Rien. Que des grésillements. Des parasites. Puis... le silence.
 « Répondez... Planète Végéta, ici l’unité 719. Nous avons été attaqués. Répondez ! »
 Toujours rien.
 Pas de réponse. Pas même un écho. Comme si plus rien n’existait là-bas.
Qu’est-ce qu’il s’est passé, bon sang ? Où sont-ils ?
 Mon souffle devint court. Mon cœur tambourinait.

Je laissai les corps de mes compagnons là, les yeux levés vers ce ciel pourpre qui n'offrait aucun salut. Et je courus.

Vers les capsules. Vers la moindre chance de m'enfuir.

Mais à peine arrivée à mi-distance, je sentis des présences. Je m'arrêtai net.

Ils étaient là.

Six. Non, sept soldats de Freezer. Tous armés, alignés comme pour une exécution. Mon scouter bipa brièvement : leurs puissances étaient au moins équivalentes à la mienne, si ce n'est plus.

« Elle est là. La Saiyan. »

« C'est la dernière de ce groupe. On la neutralise, et on repart. »

« Tâchez de l'éliminer vite. On a un autre groupe à éliminer sur Derak. »

Je m'approchai lentement, droite malgré la fatigue, les bras ballants, les yeux brûlants de colère.

« Alors c'était ça, votre mission... C'était pas une erreur... C'était un massacre planifié. »

Le chef haussa les épaules.

« Ordres de Lord Freezer. Élimination totale. Les Saiyans sont devenus... problématiques. »

Un rictus douloureux se dessina sur mon visage. Mon sang bouillait. J'étais blessée. Mon armure fendue, ma chair à vif. Mais je n'allais pas tomber à genoux. Pas encore.

« Si je dois mourir... ce ne sera pas accroupie. Ce sera debout. Ce sera comme une Saiyan. »

Je hurlai, mon aura explosa autour de moi dans un éclair de lumière blanche.

Je me jetai dans la mêlée, comme une furie.

Un coup dans le torse. Je sentis une cage thoracique céder sous ma main.

Une tête éclata sous mon genou.

Un hurlement.

Une rafale me toucha à l'épaule – brûlure intense.

Une autre dans la poitrine – sang. Douleur. Respiration coupée.

Une troisième me transperça les côtes. Je tombai à genoux...

... et je me relevai.

« Vous ne m'aurez pas... sans que je vous arrache les tripes. »

Ils reculèrent d'un pas. Un instant de doute, de peur, même chez eux.

Puis... un bruit assourdissant. Un tir massif.

Une déflagration m'engloutit, et je fus projetée en arrière.

Je sentis mon corps traverser l'air, heurter la surface liquide d'un lac sombre, qui m'engloutit sans pitié.

L'eau glaciale m'enserra. Mes membres ne répondaient plus. Ma vision se troubla.

Des bulles s'échappèrent de ma bouche. Ma conscience vacilla.

Est-ce que je meurs ici ? Comme ça ?

Mais une dernière pensée me traversa.

Une voix. Celle de Kabu. Celle de Sarada. Et celle de mon peuple.

Meurs debout, Nasu.

Meurs avec rage. Meurs en Saiyan.

J'avais froid.

Mais pas un froid banal, pas celui qu'on ressent au cœur d'une nuit d'hiver. C'était un froid qui s'insinuait dans mes os, qui me mordait la colonne vertébrale, qui m'enserrait la poitrine comme une main glacée et invisible. Ce genre de froid... je pensais qu'on ne le ressentait que dans la mort.

C'était ça, mourir ?

Mon esprit flottait, entre rêve et réalité, entre lumière et ténèbres.

Mais quelque chose me tira de cette torpeur : une pulsation... un battement... le souffle douloureux de la vie.

J'ai ouvert les yeux.

L'eau autour de moi était sombre, d'un bleu presque noir. Des bulles s'échappaient de mes lèvres fendues. Mon sang se mêlait à l'eau, formant des volutes rougeâtres qui flottaient comme des rubans déchirés. J'étais vivante.

Blessée, brisée peut-être... mais vivante.

Je serrai les dents et remontai lentement vers la surface, mes bras tremblants déchirant l'eau dans un effort titanesque. Chaque mouvement me rappelait mes blessures : l'épaule perforée, les côtes fracturées, la brûlure dans ma poitrine. Mais je refusais de sombrer à nouveau.

Je jaillis enfin à l'air libre dans un sursaut désespéré, toussant violemment, recrachant l'eau avec des râles de douleur. Le ciel de la planète Bean m'apparaissait flou, mais pour la première fois, je bénissais l'air toxique de ce monde désert.

Le silence.

Il n'y avait plus personne. Les soldats de Freezer s'étaient retirés. Ils me croyaient morte. C'était leur erreur.

Je me hissai hors du lac, grelottante, mes vêtements déchirés, mon armure fendue. Mon scouter clignotait faiblement, toujours accroché à mon oreille. Je l'activai, espérant, priant presque, une voix, un appel, un signe de vie.

Et je l'entendis.

Une conversation, captée par miracle dans une fréquence ouverte.

« Ça y est, la planète Végéta a été rayée de l'univers par le seigneur Freezer... tu y crois, toi ? »

Une autre voix, plus grave, répondit avec une lassitude glaciale :

« Ouais. De toute façon, il voulait faire ça depuis longtemps. Il tolérait les Saiyans, mais il nous méprisait tous. »

« Il y a eu des survivants ? »

« Pas à ma connaissance. Il a même envoyé des escadrons traquer les Saiyans en mission à travers la galaxie... extermination totale. »

Le sol s'est effondré sous moi. Mon cœur s'est brisé dans ma poitrine. Un instant, j'ai cru que je rêvais encore. Mais les mots, eux, étaient bien réels.

La planète Végéta... rayée de l'univers...

Mes frères. Ma patrie. Mon roi.

Tout était parti en fumée.

Dans un cri de rage, je déchirai le scouter de mon oreille et le jetai au sol. Je l'écrasai avec une fureur animale, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un tas de circuits fumants.

« Bâtards... »

Ma gorge était en feu. Mes poings saignaient. Mon âme hurlait.

Si seulement j'avais été plus forte... si seulement j'avais été plus rapide... plus puissante...

Je traînai mon corps douloureux jusqu'aux capsules d'évacuation. Elles reposaient là, vides, comme des sarcophages sans cercueils. Je ne regardai même pas derrière moi. Je refusai de voir les corps sans vie de Sarada et Kabu. Le poids de leur mort m'accompagnerait déjà pour le reste de mon existence.

Je montai dans la mienne. Mes mains tremblaient lorsque j'appuyai sur les commandes. Je ne savais même pas ce que je faisais. Peut-être rien. Peut-être tout.

Il y eut un cliquetis. Un bourdonnement. Puis... le silence.

Et puis... le vide.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi.

Les heures s'étaient dissoutes dans le néant cosmique. Les étoiles défilaient au-delà du hublot, froides et muettes. Mon esprit s'était éteint. Comme si la capsule m'avait plongée dans un sommeil artificiel pour me protéger... ou pour m'épargner le cauchemar éveillé de ma propre conscience.

Lorsque j'ouvris les yeux à nouveau, la capsule était immobile.

Il y avait eu un impact. J'avais atterri en urgence, quelque part, dans l'inconnu.

J'essayai d'activer les systèmes de bord, mais aucun bouton ne répondait. L'écran restait noir, lézardé de fissures. La capsule était hors service. Un cercueil spatial.

Je pris une grande inspiration, me forçant à bouger malgré la douleur dans mes côtes, et poussai la porte de mes deux mains.

Elle céda dans un grincement, s'ouvrant brutalement sous la pression de mes épaules. Je chutai dans la neige.

Oui, de la neige. Un sol blanc à perte de vue, des vents cinglants. Le froid était plus mordant encore que dans le lac, mais il n'avait pas le goût de la mort. Il avait celui de la réalité.

Je me relevai lentement. Mes jambes chancelaient, mais je tenais debout.

Je regardai autour de moi. Aucune trace de civilisation. Juste une immensité blanche, un désert de glace figé sous un ciel gris, comme si la planète elle-même pleurait en silence.

J'étais vivante.

Je répétais ces mots, presque comme une prière.

Vivante.

Mais pour quoi faire ?

Pour qui ?

Il ne restait plus rien. Tout avait été réduit en cendres.

Je levai la tête vers les nuages tourbillonnants, et une pensée s'imposa :

Freezer doit mourir.

Mais cette pensée, aussi enivrante soit-elle, était une folie. Je ne savais même pas où il se trouvait. Je n'avais plus rien. Pas de technologie. Pas de piste.

Rien... sauf la haine.